

Cet ouvrage a été réalisé par

la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur,
service de l'Inventaire général et du Patrimoine.
Directrice de la publication : Marceline Brunet, conservateur
général du patrimoine, chef du service de l'Inventaire général
et du Patrimoine.
Relecture : Marceline Brunet, Yvan Poulin.
© Service Inventaire et Patrimoine, Région Provence-Alpes-
Côte d'Azur.
Ce volume de la collection *Images du Patrimoine* fait suite
à l'étude du patrimoine de la villégiature de Sainte-Maxime,
menée par le service de l'Inventaire général et du Patrimoine
de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur en 2011 et 2012.
L'ensemble des dossiers de l'Inventaire est consultable sur
internet <https://patrimages.regionpaca.fr>

Nous remercions particulièrement

Tous les habitants et « villégiateurs » de Sainte-Maxime qui
nous ont accueillis, renseignés, ouvert leur villa, témoigné leur
intérêt pour notre travail et autorisé cette publication.
La Ville de Sainte-Maxime, notamment Mesdames Jehanne
Arnaud, conseillère municipale déléguée à la Culture et
Micheline Martel, adjointe à l'urbanisme, le personnel des
archives communales dont Stéphanie Jacob et Olivier Friant et
le personnel de la direction de l'aménagement du territoire.
Monsieur Bernard Romagnan, chargé de mission patrimoine
au SIVU Golfe de Saint-Tropez/Pays des Maures, qui nous a
généreusement communiqué l'abondante documentation qu'il
avait déjà recueillie sur Sainte-Maxime.
Monsieur Alain Droguet, directeur des archives
départementales du Var.

Sainte-Maxime – Station balnéaire des années folles
Textes : Geneviève Négrel. Photographies : Françoise Baussan
Frédéric Pauvarel. Cartes : Sarah Bossy

Dépot légal : novembre 2015
Éditions Lieux Dits
104 pages, ill. coul. et noir et blanc, 243 x 297 mm.
Images du patrimoine n° 296/ISBN 978-2-36219-122-0



*Villa L'Assomption, 1933.
Architecte : André Barbier-Bouvet.*

Comment un petit port du XVIII^e siècle devint station balnéaire

Un littoral abrité par un arrière-pays montagneux – p. 8
Un territoire peu peuplé jusqu'au XVIII^e siècle – p. 8
De l'essor du port de commerce aux débuts de la station
balnéaire : seconde moitié du XVIII^e siècle-XIX^e siècle – p. 10
La station balnéaire – p. 12
La transformation d'un territoire – p. 16
Habiter le bord de mer. Villas et immeubles – p. 23

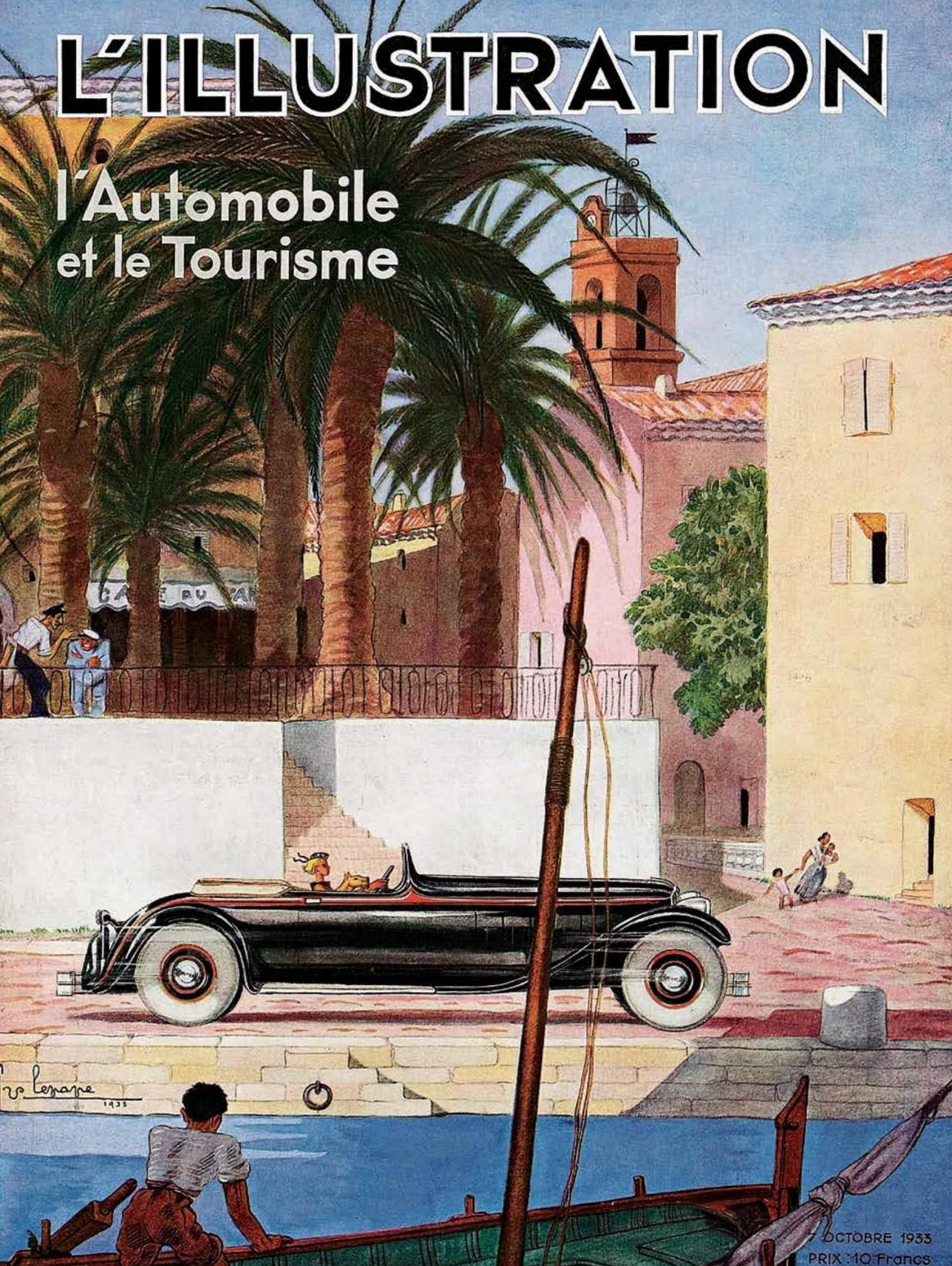
Un patrimoine en images

Paysages – p. 32
Avant la station balnéaire – p. 34
Sainte-Maxime station balnéaire – p. 36
De nouvelles infrastructures – p. 38
Des équipements d'accueil et de loisir – p. 40
La modernité hôtelière – p. 42
Habiter le bord de mer – p. 46
René Darde (1883-1960) – p. 52
Léon Bailly – p. 62
Henri Bret (1899-1939) – p. 66
Georges Vimort (1876-1962) – p. 70
Un quartier d'artistes – p. 72
André Barbier-Bouvet (1892-1958) – p. 76
De la fin du XIX^e siècle aux années 1960 – p. 84
Une chapelle pour les villégiateurs – p. 86
Les Trente Glorieuses et le tourisme de masse – p. 88
Hubert Lemonier – p. 92
Edmond Benzaquen (1937-) – p. 100

Bibliographie sommaire – p. 104

L'ILLUSTRATION

l'Automobile et le Tourisme



*Couverture de la revue L'illustration
d'octobre 1933 représentant le quai
et la place des Palmiers. Aquarelle de
Georges Lepape.*

Comment un petit port du XVIII^e siècle devint station balnéaire

La Côte d'Azur varoise voit l'essor de stations de villégiature renommées dès le début du XIX^e siècle, avec Hyères, qui atteint son apogée entre 1825 et 1875, Tamaris, entre 1880 et 1889 et Saint-Raphaël, entre 1878 et 1914. Bien que visitée dès cette époque par des voyageurs à la recherche d'espaces sauvages, la côte des Maures, du cap Bénat jusqu'à Fréjus, n'avait pas connu de véritable développement touristique du fait de son isolement et de sa situation à l'écart des voies de communication. La ligne de chemin de fer Hyères - Saint-Raphaël est ouverte en 1890 et les travaux du tronçon Saint-Tropez - Fréjus de la route nationale 98 sont achevés vers 1895. De petites stations, Le Lavandou, La Croix-Valmer, Beauvallon, naissent alors, qui verront leur plein essor dans l'après-guerre de 1914. Parmi elles, Sainte-Maxime, sur la rive nord du golfe de Saint-Tropez.

UN LITTORAL ABRITÉ PAR UN ARRIÈRE-PAYS MONTAGNEUX

La commune de Sainte-Maxime s'étend sur une superficie de 8 161 hectares formant un quadrilatère irrégulier, perpendiculaire à la côte, d'environ 6 kilomètres sur 12 kilomètres. Elle est bordée par les communes du Muy au nord, du Plan-de-la-Tour au nord-ouest, de Grimaud à l'ouest et de Roquebrune-sur-Argens à l'est. Le territoire est presque entièrement occupé par le massif des Maures avec un relief affirmé au nord, culminant au Peïgros (522 mètres) et une zone centrale de collines dominant une étroite bande côtière. Les micaschistes des Maures présentent un couvert naturel de cistes, pins, chênes-lièges et arbustes de maquis. La côte rocheuse est constituée de grès rouge et vert. Schistes et grès sont utilisés dans la construction traditionnelle locale.

Les plaines sont rares, limitées à la vallée du Préconil. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la plaine qui va de l'embouchure du Préconil, qui était à l'origine un delta, à l'actuelle place Louis-Blanc, était une zone

Vue aérienne. L'arrière-pays montagneux, partie du massif des Maures, domine une zone de collines qui s'étagent jusqu'à la mer.



de marécages, la Jonquièrre. Le territoire est également parcouru par des ruisseaux descendant des Maures : le Bouillonnet, le vallon de la Croisette, à l'ouest, et la Garonnette, à l'est. La ville est elle-même traversée par le ruisseau de l'Épagueul.

La commune présente une dizaine de kilomètres de côtes, majoritairement sableuses. La pointe des Sardinaux est une avancée dominant la mer du haut de ses 68 mètres et déterminant une côte plus rocheuse. Le climat est doux, bien ensoleillé, les contreforts des Maures forment un rempart contre les vents du nord.

UN TERRITOIRE PEU PEUPLÉ JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE

Les premiers foyers d'habitats sont fort anciens. En témoignent l'oppidum du Meinier (VI^e siècle-I^{er} siècle av. J.-C.) et la présence de *villae* romaines dont on peut encore voir des viviers creusés dans la roche du rivage au nord de la pointe des Sardinaux.

À partir du VII^e siècle, les terres côtières appartiennent à l'abbaye de Lérins. Elles sont désignées au XI^e siècle sous le vocable de *Sancta Maxima*. Le peuplement est quasiment inexistant. Au nord de la commune actuelle se trouve le *castrum* du Revest, occupé du milieu du XI^e siècle à la fin du XIV^e siècle. Au début du XIV^e siècle, on y compte environ 200 habitants. Mais bien que faisant maintenant partie de la commune de Sainte-Maxime, le Revest est historiquement et géographiquement lié à Roquebrune-sur-Argens.

Au début du XVI^e siècle, Sainte-Maxime devient possession de l'abbaye du Thoronet. La construction de l'édifice fortifié que l'on désigne actuellement sous le nom de Tour carrée aurait été commencée en 1519 sous l'impulsion de François de Rivière, abbé du Thoronet. En 1557, Jacques Jouvenel des Ursins, abbé du Thoronet de 1557 à 1561, est à l'origine d'un projet de peuplement d'une trentaine d'hectares de terre côtière fractionnés en 300 lots. Les raisons sont économiques. Il s'agit de mettre en culture des terres improductives et de les rentabiliser. L'opération rencontre un grand succès auprès de populations de la région (Cannes, Riez, Draguignan, Brignoles...). Elle est formalisée par un acte d'habitation signé le 8 juillet 1557, un des exemples les plus tardifs dans la région de ce mode de colonisation pratiqué au Moyen Âge pour repeupler les territoires après la guerre de Cent ans. Les terres sont attribuées sous diverses conditions, dont ici le versement d'une pension annuelle à l'abbé et le paiement de droits et taxes diverses. Les *accaptants* sont également tenus de faire édifier une église et de poursuivre la construction de la tour en l'élevant de deux étages voûtés dans les huit ans. La fondation est mentionnée comme ayant



La Tour carrée date du XVI^e siècle.

pour nom *Bastida Maximae*. Elle abrite environ 8 000 habitants. Mais très rapidement, les difficultés pour payer les sommes dues entraînent l'abandon des terrains et le départ des habitants. La communauté ne se reconstituera pas avant longtemps.

Une des plus anciennes représentations de Sainte-Maxime, en 1634, montre uniquement la présence de la Tour carrée, d'une chapelle, de la maison dite « des moines de Lérins », d'une autre maison et d'un enclos carré dominé par deux tourelles. La maison « des moines de Lérins » (l'appellation date de la deuxième moitié du XIX^e siècle alors que le bâtiment était occupé par des moines de l'abbaye de Lérins) était une construction antérieure au XV^e siècle, constituée d'un logement et d'une chapelle, et dont l'une des fonctions était d'accueillir les voyageurs. Située à l'emplacement de l'îlot entre la place Colbert et la place des Sarrasins, elle est mentionnée comme auberge appartenant à un particulier dans la matrice cadastrale de



Vestige d'un ancien moulin du XVII^e siècle réemployé en tour d'habitation au XIX^e siècle.

1819. Le bâtiment a été détruit en 1923. Il était alors désigné sous l'appellation de la Vieille Auberge. L'enclos à tourelles n'apparaît plus sur les figurations postérieures au XVII^e siècle (carte des frontières 1748-1780, cadastre napoléonien).

Le peuplement reprend dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Il semblerait toutefois que la population y demeure très réduite, limitée à quelques cabanes de pêcheurs et quelques bastides dans les collines. En 1685, il existe deux moulins appartenant à l'abbaye du Thoronet. Les vestiges de l'un d'eux constituent les parties basses de la tour d'habitation de la propriété Le Vieux Moulin. Claude-François Achard, médecin marseillais, nous apprend que quarante ans avant la rédaction de sa description historique de la Provence, c'est-à-dire vers 1748, il n'y a que « 3 maisons réunies » au chef-lieu, les autres étant dispersées dans la campagne. Cela représentait une vingtaine de familles.

René Darde (1883-1960) Des années 1930 aux années 1950 : une continuité de style

Dans les années 1930, René Darde réalise plusieurs villas dans le même esprit, dont le Mas de la Musardise (1932) (a) (b) à la Nartelle-nord, et l'on retrouve encore ce même modèle très peu modifié dans l'une des dernières villas qu'il réalise dans les années 1950, Lou Roustidou (c) (d), à la Batterie orientale.

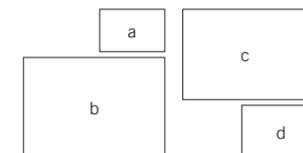
Le Mas de la Musardise est construit à l'avant d'une parcelle inclinée vers le sud-est et plantée d'une végétation méditerranéenne faite de grands arbres (pins, chênes, cyprès, palmiers...) et de massifs plus bas. Il occupe une position surélevée dominant une terrasse en terre-plein

dallée, d'où un escalier droit monte à une autre terrasse agrémentée d'une pergola. Il est construit sur deux niveaux. Le matériau du gros-œuvre est masqué par un crépi, les toits sont couverts de tuiles creuses, l'avant-toit est fermé par une génoise.



Le Mas de la Musardise se caractérise par un plan-masse et une volumétrie composites, avec une multiplication des hauteurs et des formes de toits : toits à longs pans à croupes ou à pignons couverts, toit conique en couverture de la tour d'escalier demi-hors-œuvre. L'angle sud-est de la construction est adouci par l'arrondi d'un portique aux arcs en plein cintre retombant sur des colonnes lisses. Lou Roustidou occupe la partie sud-ouest d'une parcelle allongée, perpendiculaire au boulevard Berthie-Albrecht. Cette villa est construite en moellons sans chaîne en pierre de taille, crépis. Elle s'élève sur deux niveaux. La toiture, fermée par deux rangs de génoise, est couverte de tuiles creuses. Le plan-masse est rectangulaire, l'angle sud-est, en

arrondi, est précédé d'un portique surmonté d'une galerie couverte en terrasse. L'appartement principal est au premier étage. Il est directement accessible par un escalier extérieur qui suit l'arrondi du portique et par un autre escalier correspondant à une autre entrée pour la cuisine sur la façade arrière. Au rez-de-chaussée se trouvent le garage et un appartement secondaire.

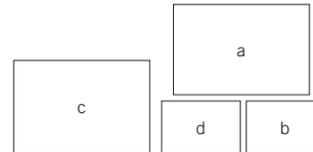


René Darde (1883-1960) Une bastide transformée en villa

Une construction désignée sous le nom de bastide existe déjà sur le cadastre de 1814. Elle se trouve au centre d'un domaine d'environ 24 hectares, parcouru par le ruisseau de la Nartelle et composé de terres essartées, d'un bois, d'une pâture, d'oliviers, d'un pré, de deux vignes et de deux plages. Le domaine est acheté en 1907 par Ernst Schmidt, de Leipzig, qui le revend en 1912 à un architecte berlinois, Wilhelm Kohlmetz. Vendu aux enchères après la guerre, il appartient en 1927 à la Société terrienne de France et des Colonies fondée par les anciens consuls de Belgique Yvan Misson et Willy Lamot. En 1938, la bastide, alors à l'abandon et en très mauvais état, est achetée ainsi que les terres attenantes par le comte de Chevilly. Elle est rénovée par l'architecte René Darde. Très endommagée lors du débarquement allié sur les plages de la Nartelle, elle sera restaurée.

La maison se trouve au milieu d'un vaste jardin dont la forte pente est rattachée par des terrasses. C'est une prairie plantée par endroits de bouquets de pins, d'oliviers, de palmiers, de cyprès. On y trouve aussi de gros massifs de figuiers de Barbarie **(a)**. Au nord, un château d'eau côtoie une serre **(b)**.

La maison de maître est précédée d'une terrasse carrelée délimitée par un muret supportant une tonnelle ornée d'une glycine **(c et d)**. La maison, à deux étages sur rez-de-chaussée, présente une élévation à quatre travées de baies régulières. La porte d'entrée principale est mise en valeur par un encadrement de pierre.



L'Ermitage (1938)



Léon Bailly Le béton armé au service d'un classicisme épuré

La villa Bellevue a été construite en 1925-1926 dans le quartier de la Nartelle par l'architecte Léon Bailly pour l'entrepreneur de travaux publics Claude Limousin (1880-1953).

Diplômé de l'École des ponts et chaussées, Claude Limousin fonde son entreprise en 1907. Il rencontre en 1916 l'ingénieur Eugène Freyssinet, inventeur de différents procédés d'utilisation du béton armé, qui devient directeur technique de la société Limousin et C^{ie}, procédés Freyssinet. Malgré la séparation d'avec Freyssinet en 1928, après l'invention par ce dernier du béton précontraint, l'entreprise Limousin a réalisé, dans le domaine du génie civil, les ouvrages parmi les plus remarquables de la première moitié du XX^e siècle : hangars d'Orly (1922), pont de Saint-Pierre-du-Vauvray dans l'Eure (1923), soufflerie aérodynamique de Meudon (1933)...

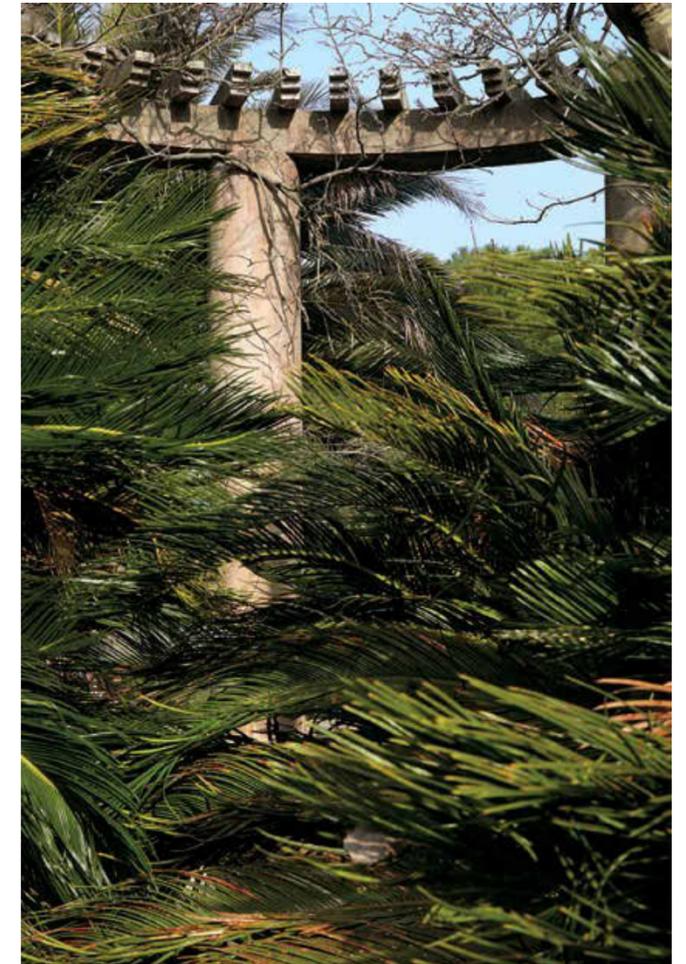
Claude Limousin achète en 1922 un terrain de 3,5 hectares à la Nartelle, en vue d'y faire construire une villa dont il demande les plans en 1923 à Léon Bailly, alors tout jeune architecte pas encore diplômé. Claude Limousin souhaite édifier une maison pionnière dans l'emploi du béton et du ciment armé. Léon Bailly fait partie de la jeune génération d'architectes qui s'inscrit dans le débat ouvert par Le Corbusier autour de l'architecture moderne. Il parfait sa formation par des stages auprès d'ingénieurs, décorateurs, dessinateurs de meuble. La rencontre des deux créateurs épris de modernité donne forme à une villa très novatrice au milieu des années 1920.



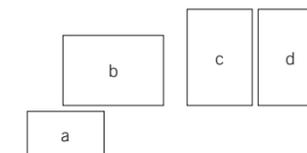
Le programme est classique. Il s'agit d'une villa destinée à la villégiature d'hiver. Le souci principal de Léon Bailly est celui de l'adaptation au climat et au site, comme l'affirme l'architecte dans un entretien publié dans la revue *Jardins & Cottages* en 1927, avec de larges baies pour capter le soleil d'hiver, ouvertes sur des terrasses protégées des vents, la maison devant elle-même être abritée par des haies de végétation.

La villa Bellevue (1925)

Villa et parc inscrits au titre des Monuments historiques en 2004



- (a) Le portail sur l'avenue a conservé sa belle ferronnerie Art déco.
- (b) La façade antérieure, à l'est, vers la mer, présente une fausse symétrie axée sur le porche.
- (c) La façade latérale sud sur laquelle ouvre le salon.
- (d) Une pergola de la terrasse.



Bellevue est un exemple de classicisme « puriste ». Classique par la régularité de ses volumes et de ses élévations, elle suit les nouveaux préceptes « corbuséens ». Elle est réalisée selon des techniques nouvelles, dont le béton armé y compris pour la couverture en extrados de voûtes. Les formes sont simples, rigoureuses, épurées, à la limite de l'austérité, suivant l'idée que la forme est riche de sa pureté pas de son habillage. Cette simplicité ne se fait cependant pas au détriment du confort et de l'art de vivre. C'est à l'intérieur que se réfugie toute la richesse du décor Art déco : mosaïques, ferronnerie, vitrail de Jacques Gruber. Lorsqu'il prend sa retraite en

1939, Claude Limousin s'installe définitivement à la villa Bellevue où il décède en 1953. Après-guerre, Léon Bailly se consacre essentiellement à la réalisation de bâtiments industriels comme la reconstruction des grands moulins de Pantin (1945-1948).

La modernité hôtelière Le Grand Hôtel L'Arbois (1933-1935)

Labellisé Patrimoine du XX^e siècle en 2007

La construction du Grand Hôtel L'Arbois a commencé en janvier 1933. L'inauguration de l'hôtel et de son restaurant La Tartane a lieu en 1935. En 1939, il est réquisitionné pour servir de maison de repos aux soldats convalescents. Il ne retrouvera pas son activité après-guerre où il sera transformé en immeuble. L'hôtel est situé à la sortie orientale de la station balnéaire, en bordure de la route du bord de mer, dont il épouse la courbe. Il est construit en béton armé et s'élève sur cinq étages au-dessus du rez-de-chaussée surélevé. Le soubassement est occupé par les garages. L'ensemble du bâtiment est en retrait par rapport au soubassement couvert en terrasse (ancienne terrasse du bar de l'hôtel). On y accède par deux escaliers extérieurs. Le cinquième étage, en retrait par rapport à la façade, dégage une terrasse que l'on pouvait couvrir d'un velum pour le restaurant panoramique La Tartane.



L'élévation sur l'avenue évite la monotonie par une division tripartite. La partie gauche est la plus développée. Les horizontales dominent avec les quatre niveaux de balcons filants incurvés, aux garde-corps en béton et tubes métalliques. La partie centrale y oppose des murs lisses. Ces deux façades sont unifiées par la même corniche en béton moulurée. Les travées droites sont séparées des précédentes par un mur de refend en béton dépassant au-dessus de la toiture et ayant valeur de signal.



La modernité hôtelière Le Grand Hôtel L'Arbois (1933-1935)

Labellisé Patrimoine du XX^e siècle en 2007

L'entrée principale se fait dans un grand hall où se trouvait la réception (a), transformée en loge de concierge (b). Au fond part le grand escalier dont les marches sont parcourues par un tapis en *granito* (c et d).

Le Grand Hôtel L'Arbois fait figure d'exception dans l'œuvre de René Darde dont les réalisations sont davantage d'inspiration régionaliste. Il y avait eu les casinos de Saint-Raphaël et Sainte-Maxime en 1926 et 1927, mais ceux-ci étaient plutôt de style Art déco. Ici, quelques années plus tard, L'Arbois se situe dans l'esprit du Mouvement moderne. Faut-il y voir une influence de l'hôtel Latitude 43 que l'architecte Georges-Henri Pingusson avait construit l'année précédente de l'autre côté du golfe de Saint-Tropez ? Les deux hôtels sont en vis à vis et sont visibles l'un à partir de l'autre. On retrouve à L'Arbois l'usage des balcons filants aux garde-corps en béton. Toutefois le parti est ici nettement moins affirmé qu'à Latitude 43 où l'alternance des horizontales pleines et creuses est plus marquée.

